

indiquent un grand progrès, si l'on se rappelle les tristes conditions où se trouvait l'agriculture il y a quelques années. Ce changement digne d'admiration est dû à ce que des agronomes éminents, parmi lesquels nous devons citer en première ligne, l'hon. L. Boaubien, M. Ed. A. Barnard, le Rév. M. Montminy, etc., après avoir considéré la question sous son vrai jour, sont arrivés à la conclusion que l'industrie laitière est la véritable industrie qui doit régénérer l'agriculture dans la province de Québec.

En parlant du grand nombre de fabriques et de leur organisation, le conférencier constate cependant que ce chiffre de 800 fabriques n'est pas normal et il met son auditoire en garde contre les dangers de la concurrence poussée à l'extrême; ainsi, par exemple, il y a des paroisses où le nombre de vaches pourrait tout au plus fournir la matière à une ou deux fabriques, et, cependant, on a vu s'y élever quatre ou cinq établissements rivaux, ce qui ne peut produire d'autre résultat que de les ruiner tous.

Le conférencier a aussi parlé longuement de l'aération et du refroidissement du lait comme étant les éléments nécessaires à toute bonne fabrication. Il a décrit en quoi consiste l'instrument destiné à l'aération du lait.

M. Chapais a parlé aussi de l'industrie du lait condensé qui peut venir grandement en aide à la classe agricole, en lui ouvrant un nouveau marché pour l'écoulement d'un de ses produits les plus importants.

Le conférencier a donné à son auditoire une foule d'autres détails et conseils pratiques très utiles.

Il a terminé sa conférence en faisant ressortir, avec grande force, l'importance qu'il y a de former de bons fabricants de beurre et surtout de fromage.

Il a fait remarquer, que, trop souvent, nos fabriques étaient mal montées, et que ceux qui les dirigeaient n'avaient pas la compétence nécessaire; il a même fait des reproches amères à certains propriétaires instruits, qui savent prêcher la théorie en matière de construction, et qui dans leurs fabriques donnent un exemple détestable. La conséquence est que notre beurre n'est pas du tout ce qu'il devrait être, et qu'il a souvent les germes de décomposition, avant même de sortir des fabriques. Il a beaucoup insisté sur l'importance d'avoir une école provinciale, où les fabricants pourraient se perfectionner en quelques semaines, et cela même en dehors de la saison de fabrication, et sans nuire à leur travail.

L'hon. M. Beaubien a remercié avec effusion les conférenciers, et surtout M. Chapais. Il s'est engagé à mettre toute son influence au développement de l'industrie laitière perfectionnée. Ces conférences sont appelées à faire le plus grand bien, et les bons conseils que le comité d'agriculture vient d'obtenir de spécialistes compétents, lui montrent l'importance de pareilles réunions. Il se propose de convoquer pour l'ouverture du Parlement, l'an prochain, et aux sessions suivantes, deux grandes réunions distinctes—une pour les intéressés parlant l'anglais, et l'autre pour nos compatriotes d'origine française—auxquelles tous les spécialistes seraient invités. Ces réunions auraient lieu sur le parquet de la chambre, si c'est possible, afin de montrer toute l'importance que le gouvernement attache au développement de l'agriculture dans cette province.

M. Barnard, directeur du *Journal d'Agriculture*, est ensuite appelé à prendre la parole. Plusieurs grands tableaux ont été suspendus d'avance, et montrent les résultats obtenus ici à Québec, dans l'alimentation des vaches, et pour la production du lait et du beurre pendant les douze mois de l'année, et sans interruption. Ces tableaux démontrent qu'un troupeau de vaches bien soignées doit donner une moyenne de revenu net dépassant quarante piastres par vache, par année. Le conférencier fait en quelques mots l'historique de l'industrie laitière dans cette province; il dit qu'il se sent

vieillir et qu'il s'affaiblit; mais qu'il voit avec un extrême plaisir ses élèves, tel que M. Chapais, dépasser maintenant leur maître. C'est en 1870 que le conseil d'agriculture créa le système de conférences devenu maintenant si populaire. M. Barnard avait alors à trouver un sujet qui put s'appliquer à l'amélioration de l'agriculture par toute la province. Après mûre réflexion, il aborda systématiquement la question de faire produire à nos vaches tous les bénéfices nets qu'elles étaient susceptibles de donner. Les cultivateurs avaient à cette époque, comme aujourd'hui, des vaches, des pâturages, tout le roulant nécessaire pour profiter de cette industrie; et cependant, faute de connaissances spéciales, il semblait reconnu en principe, à cette époque, que l'alimentation des bestiaux, surtout des vaches, était un mal nécessaire. La grande moyenne de nos cultivateurs étaient sous l'impression que les vaches ne laissaient aucun profit. La moyenne de la production en beurre par troupeau et par vache, était à peine de 75 lbs par tête, et ce beurre ne se vendait guère en moyenne que 15 cts la livre. C'était \$12.00 environ de revenu, contre le coût de 12 mois d'alimentation. Aujourd'hui, les mêmes troupeaux, mais dans de meilleures conditions, produisent, par l'industrie laitière, une moyenne de 150 lbs de beurre ou l'équivalent en fromage. C'est une augmentation du double, et cependant nous ne tirons de nos troupeaux que la moitié de ce qu'ils peuvent donner avec profit. Monsieur Robertson l'a démontré d'une manière très satisfaisante hier. Par le silo et les bons soins, pendant l'hivernement, nos vaches peuvent facilement doubler leur production, et le cultivateur bien renseigné peut produire chez lui ce qui est nécessaire à cette production de lait en abondance l'hiver. M. Robertson a démontré de plus que dans les deux provinces de Québec et Ontario, nos vaches laitières sont susceptibles de donner une augmentation de produits se montant à \$19,000,000.00 par année. Il fait voir que la part de la province de Québec, dans cette énorme source de richesse, devrait être au moins \$8,000,000.00 par année. M. Barnard affirme qu'en suivant ce qui vient d'être indiqué, la province pourrait s'enrichir d'une manière extraordinaire. Le marché anglais ne reçoit du Canada qu'un et demi par cent du beurre que l'Angleterre importe. Notre marché attend donc nos produits, et nous n'avons qu'à perfectionner notre système, par les moyens qui ont été indiqués, pour arriver bientôt à une transformation dans notre agriculture. Cette transformation est tellement importante et désirable, que nos législateurs ne sauraient faire trop d'efforts pour y arriver. Le conférencier insiste sur le fait que le développement rationnel de l'industrie laitière peut suffire dans un avenir rapproché, à payer toute la dette provinciale. Cela est évident, puisque l'on montre la possibilité, avec le capital agricole dont disposent actuellement nos cultivateurs et à l'aide des conférences et de l'enseignement public à donner, d'augmenter leur production dans l'industrie laitière de \$8,000,000.00 par année, et cela à courte échéance.

Monsieur Barnard fait allusion aux travaux d'expérimentation et de démonstration qu'il n'a pas cessé de faire depuis 1870, afin de prouver que les renseignements donnés dans le *Journal d'Agriculture* sont le fruit d'une pratique sérieuse et profitable. Ces expériences et démonstrations sont indispensables. Ce n'est que quand les cultivateurs voient de leurs yeux les résultats obtenus, dans des conditions qui leur sont très possibles, qu'ils se rendent à l'évidence. Le conférencier insiste sur l'utilité de pareilles démonstrations qui devraient être faites dans les environs mêmes de Québec, et il dépose entre les mains du président du comité, et au nom des principaux officiers de la société d'industrie laitière provinciale, un projet demandant la reconnaissance légale du syndicat des cultivateurs de la province de Québec.

Ce syndicat sera composé des vrais amis de l'agriculture. Il aura pour but d'étudier et de démontrer les bénéfices à